

Ettore Lo Fermo et Dider Williot
présentent

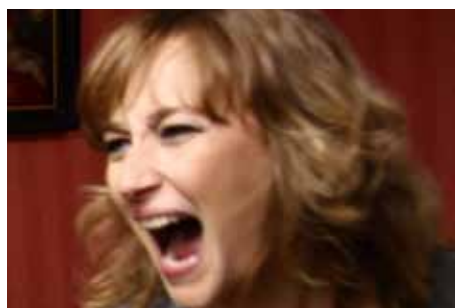


Le dernier week-end

un film de Ali Borgini

Sortie en Salles

le 12 Octobre 2011



Synopsis

Claude Dampierre arrive

au terme de sa vie.

Il convoque son premier cercle, famille, amis, entourage, dans son château pour un week-end.

Tout porte à croire qu'il va profiter du moment pour faire part de ses dernières volontés : l'homme est très malade et vit sans doute ses derniers jours. C'est aussi un homme d'affaires roué et très riche. C'est dire si l'on se presse pour répondre à l'invitation du vieux lion. Mais le bonhomme est imprévisible et nul ne sait lire dans le jeu qu'il entretient avec un art consommé de la mise en scène, en promettant « une surprise ».

Enfermés en conclave dans ce château où ils errent, tandis que le principal intéressé ne quitte pas sa chambre, les invités s'épient, intriguent et s'interrogent : Qui peut prétendre à l'immense héritage ? L'ex-épouse ? L'ami fidèle ? La maîtresse ? Le bras droit de Dampierre qui est prêt à tout pour discréditer ses « concurrents » ? Aux abords du château une femme étrange rôde et suit à la jumelle les allées et les venues des uns et des autres. A table, une place à la droite du maître de maison reste obstinément vide...





Coup de Projecteur

sur un tournage hors norme !

(Extraits d'un article publié dans **Pôle mag**)

Vingt-deux comédiens intermittents du spectacle participent au tournage d'un long métrage suite à une prestation d'évaluation initiée par le Pôle emploi spectacle de Paris Alhambra.

Silence, on tourne !

L'expression légendaire du cinéma français vient de faire vibrer vingt deux comédiens inscrits à l'agence spectacle de Paris-Alhambra. L'aventure commence modestement en 2008 par une prestation d'évaluation EMT (évaluation en milieu de travail). Elle se termine en apothéose, par le tournage d'un long métrage en 2009. Primé en 2010. Une « happy-end » que n'imaginaient pas ces intermittents du spectacle, ni même leurs conseillers de Pôle emploi. C'est une initiative de Danièle Dingreville, conseillère à Alhambra, qui a donné le top à cette aventure. « J'ai utilisé l'EMT pour permettre à des intermittents de montrer leurs compétences, explique-t-elle. Ali Borgini a accepté de relever le défi. Au départ, je pensais plutôt à un court-métrage pour la télévision. J'ai participé à la présélection des comédiens. Après 25 ans dans le domaine du spectacle, je connais bien le profil des intermittents. Le réalisateur m'a complètement impliquée dans le choix des comédiens lors du casting. J'en ai proposé trois pour chaque rôle. »

À l'issue du court-métrage, c'est l'enthousiasme général. L'envie de prolonger l'expérience par le tournage d'un long métrage est vive, tant chez le réalisateur que chez les comédiens. La force de leur motivation, une pincée de chance, beaucoup de travail et de débrouillardise ont rendu le projet possible. « J'ai participé à une expérience formidable, tant du point de vue humain que professionnel », dit Jean Noël Martin, acteur qui dit aussi avoir approfondi son jeu et sa capacité d'adaptation aux conditions d'un tournage. Pour le comédien Georges d'Audignon qui a eu la chance d'interpréter déjà de grands rôles au théâtre et de petits au cinéma et à la télévision, « jouer dans « LE DERNIER WEEK END » a été du pur bonheur ». Anne-Laure Gruet avait déjà une expérience du cinéma mais dans des rôles mineurs. « Au départ, je devais jouer l'infirmière mais Ali a repéré mon goût pour le comique et m'a donné le rôle de la femme de chambre. C'était assez inespéré de pouvoir tourner comme ça. J'ai trouvé cette expérience formidable. C'était aussi très enrichissant humainement. J'ai d'ailleurs gardé des contacts pour de futurs projets. »

Tous les comédiens repartent avec une expérience supplémentaire et un réseau relationnel élargi. Concrètement, ils ont aussi entre les mains le DVD qui prouve leurs talents. Espérons que ce sésame leur ouvrira les portes de futures productions. Car ils rêvent de poursuivre le scénario de leur vie artistique.

Catherine Lange



Conversation avec

Ali Borgini, réalisateur du film

On connaît peu de choses de votre parcours. Avez-vous fait des études de cinéma ?



Dans l'effervescence de Mai 68, un groupe de cinéastes « de gauche » a décidé de fonder une école de cinéma, l'IFC. Il s'agissait de contrer l'IDHEC, considérée comme une école bourgeoise ! A la tête de la croisade, se trouvait l'historien du cinéma, Noël Burch, lui-même ex-élève de l'IDHEC, auteur de plusieurs livres fondamentaux dont le fameux « Praxis du Cinéma ». J'avais une vingtaine d'années quand je suis entré avec enthousiasme dans cette école où Godard, Robbe-Grillet, Fano et d'autres encore venaient épisodiquement donner des conférences. On nous apprendait certes à « regarder » les films mais surtout à en « discuter ». C'était l'époque qui voulait ça. On raffolait des discours. Je me souviens surtout de Robbe-Grillet qui

était très actif, notamment sur la question du scénario. Il fallait, nous disait-il, apprendre à « déconstruire » les histoires, alors que nous ne savions même pas les construire ! En fait, vous l'avez bien compris, en sortant de là, on savait moins de choses du métier lui-même que de ce qu'on pouvait en dire, ce qui n'est pas exactement la même chose ! On a tout de même appris, dans cette école à utiliser une caméra, un magnétophone Nagra, à faire la lumière, etc... Et puis une nuit, un commando a fait irruption dans les locaux et a volé tout le matériel. Cette descente attribuée aussitôt à « l'appareil répressif » (en réalité, on n'a jamais su qui avait fait le coup) a sonné la fin de l'aventure. L'école avait vécu six ans.

Vous vouliez donc déjà devenir réalisateur, que s'est-il passé après ?

Bien sûr, je voulais faire des films ! Dans la foulée, j'ai tourné, à la fin de l'aventure de l'IFC, un moyen métrage en 16 mm et en noir et blanc, qui s'appelait « JEU », avec Maria Schneider qui avait 16 ans à l'époque. Evidemment, c'était très influencé par l'enseignement que j'avais reçu à l'école, autrement dit très inspiré par le Nouveau Roman....

Vous voulez dire qu'il s'agissait d'un film très ennuyeux !

C'est ça ! Très déconstruit.

Mais quelles étaient vos références de cinéma, les films que vous aimiez vraiment ?

J'ai découvert le cinéma relativement tard, vers treize ans, avec Tarzan et Johnny Weissmuller et ça a été un éblouissement. Ensuite, j'ai dévoré tout ce qui passait. Et puis il y a eu l'IFC où j'ai appris à regarder les films autrement, c'est-à-dire en me débarrassant de l'influence « des acquis culturels petit bourgeois ». En réalité, à les regarder à travers les lunettes de cette contre-culture qui est devenue mon prisme unique. Je trouvais les films ennuyeux, absolument géniaux ! « Le Cabinet du Docteur Caligari » m'a foudroyé ! L'expressionnisme allemand représentait pour moi ce qu'on pouvait faire de plus grand. En fait, j'aimais le cinéma de recherche, hyper intello. Dès qu'un film se rapprochait de la normalité, je le rejetais. Je trouvais même le moyen de m'ennuyer devant un film d'Hitchcock ! Si vous voulez, j'ai tué Hitchcock avant de l'aimer. Je ne regrette pas cette période. Il y avait dans cette contre-culture une soif de liberté et un désir de s'abstraire des contingences, des conventions qui pesaient sur le cinéma. C'était la porte ouverte à l'imagination donc à l'expérimentation. Quitte à se perdre ensuite dans l'abstraction. Evidemment, on est bien revenu de tout ça.

J'ai vu qu'au milieu des années 1970, vous avez réalisé deux films qui ne sont jamais sortis...

Je voulais tourner à tout prix. Mais j'étais assez solitaire. Je refusais le monde du cinéma parce qu'il me semblait que les films que je voulais faire ne pouvaient pas s'y plier. Et je ne voulais faire aucune concession. Avec cette position radicale, qui m'apparaît aujourd'hui comme une bêtise (comme tout ce qui est trop radical) faire des films revenait à soulever des montagnes ! Je devais tout faire : le scénario, le film, la production... sans argent ! J'ai tout de même réussi à bricoler un moyen métrage puis un long. Patrick Brion a pris le premier pour la télévision. J'avais une salle à Paris (le St Michel) pour le deuxième, mais je n'ai pu assurer les frais de sortie

Rétrospectivement, vous souvenez-vous d'une occasion manquée qui, si vous l'aviez saisie, aurait changé votre parcours ?

Au moins une ! C'était dans les années 75, un producteur très connu aujourd'hui, (à l'époque il faisait ses débuts) m'a proposé de me produire. J'avais écrit un scénario qui s'appelait « Le Second Hasard » et réussi à réunir des acteurs aussi formidables, que Michel Simon, Michael Lonsdale, Delphine Seyrig, Pierre Clémenti et Gérard Depardieu qui débutait. J'ai travaillé sur le film et sa préparation pendant six mois et puis un jour, je me suis disputé méchamment avec le producteur, je ne sais plus d'ailleurs pour quelle raison. Je devais être épouvantablement exigeant. Le lendemain, il m'a annoncé qu'il ne voulait plus faire le film. Le projet est donc tombé à l'eau.



Entre vos deux premiers films et LE DERNIER WEEK-END, plus de trente ans se sont écoulés. Avez-vous continué à travailler dans le milieu du cinéma ?

Je n'ai jamais cessé d'écrire des scénarios. J'ai entamé un autre tournage, qui s'est arrêté en cours de route, faute de fonds. Comme je n'arrivais pas à faire mes films, j'ai décidé alors de défendre ceux des autres que j'aimais. Et me voilà devenu distributeur. Mon optique sur le cinéma étant restée la même, je suis parti à la recherche de petits films « pointus » (dont je pouvais aussi me permettre d'acquérir les droits !) J'ai sorti en salles une dizaine de films. Parmi eux : « Mapantsula », le premier film sud africain noir, tourné clandestinement à Soweto, à l'époque de l'Apartheid. Les autres films sur le sujet, étaient tournés par des blancs et reconstitués ailleurs qu'en Afrique du Sud. Pour cause de censure évidemment. Il y a eu aussi « Eat The Rich » de Peter Richardson. Une comédie anglaise décapante des Comics Strips, où une bande de révolutionnaires déjantés cannibalisent (au sens propre) les riches au nom de la justice sociale. Il y a eu aussi un petit film yougoslave « Black Bird » sur l'enfance malheureuse qui s'est ramassé. J'ai participé à la production de quelques films et puis j'ai travaillé pour la télévision où j'ai réalisé quelques reportages et documentaires. Notamment un 52 minutes sur le phénomène des conversions religieuses pour FR3.



En 2008, vous croisez la route du Pôle Emploi. Drôle d'endroit pour une rencontre...

C'est surtout une drôle d'aventure. Un ami comédien, Jean-Marie Mistral, me dit un jour que la conseillère du Pôle Emploi-spectacle de Paris, Danièle Dingreville cherche un réalisateur pour faire travailler des comédiens en recherche d'emploi. Il s'agit d'offrir à des acteurs et à des techniciens inscrits au chômage en tant qu'intermittents du spectacle, le moyen de faire le point sur leurs aptitudes professionnelles dans des conditions réelles de travail. Autant dire, un tournage. L'idée est inédite et me séduit. Mais ni le Pôle Emploi ni moi ne savons vraiment où nous allons. Le budget alloué pour faire tourner les comédiens est dérisoire pour organiser un tournage, par ailleurs limité à quinze jours. Je me mets donc à l'écriture d'un pilote qui intègre ces contraintes, avec un maximum de comédiens et un minimum de décors... La chance veut que nous rencontrions les propriétaires du Château du Tronchet dans la Sarthe qui nous ouvrent leur maison et partagent avec nous ce tournage improbable. Et nos repas dans les cuisines du château !

Quand j'ai visionné les rushes, j'ai constaté que si la technique laissait beaucoup à désirer, la performance des comédiens était, elle, remarquable. Que faire ? Ma mission pour le Pôle Emploi était remplie mais l'aventure était belle. S'en tenir là, c'était comme s'arrêter au milieu du gué. L'envie me démangeait de pousser l'expérience plus loin et de transformer le pilote en long métrage. Toujours grâce à mon ami comédien, qui joue dans le film, nous avons trouvé un financier, lui aussi séduit par l'aventure. J'ai remanié le scénario, engagé une équipe technique professionnelle (il fallait tout retourner).

Et, bien sûr, j'ai gardé les comédiens (rien que sur ce plan le Pôle emploi a réussi son pari, puisque les 22 comédiens qu'ils nous ont proposés ont été engagés avec un vrai contrat au bout du compte).

Quels furent vos rapports avec ces comédiens pendant le tournage ?

J'ai été ravi de travailler avec eux. On a fait un gros travail de répétition, en amont. Ils ont vraiment pris à cœur cette expérience pour laquelle tous étaient volontaires. Ce sont des gens qui avaient quelque chose à dire et à montrer et qui, au fond, n'avaient peut-être pas eu assez l'occasion de le faire. Je veux dire de défendre un vrai rôle au cinéma. Ce n'est pas vrai pour tous. Il y a parmi eux des comédiens très expérimentés. Mais je peux dire que c'est leur prestation et leur engagement qui m'ont touché et poussé à aller jusqu'au bout de cette aventure.

Leur avez-vous donné des références, des films à voir ?

Non, je ne leur ai rien montré. Parce que si vous donnez à un comédien une référence, et donc un jeu d'acteur, ça le bloque. Il voudra refaire la même chose et vous aurez un mal fou à le faire décoller.

Les dialogues du film sont très écrits, la langue est très précise, à la limite du texte théâtral...

On est dans un huis-clos, donc forcément dans un cadre théâtral. Tous les personnages sont sous la dépendance du maître des lieux. Que fait-on quand les événements ne dépendent pas de vous ? On parle, on parle. On raisonne, on argumente, on cherche à maîtriser la situation avec des mots. Mais ce qui m'intéresse dans ces dialogues, c'est moins ce qu'ils disent que ce qu'ils tentent de cacher et finissent par révéler de chacun.

En faisant « LE DERNIER WEEK-END », aviez-vous des modèles ?

A vrai dire, le seul modèle que j'avais pour ce film, c'est le personnage principal qui m'a été inspiré par quelqu'un que j'ai bien connu et qui est toujours bien vivant ! Après, l'intrigue est somme toute hyper classique : une famille, des proches, réunis dans un huis-clos. La mort qui rôde, le château qui sert de décor peuvent donner par moments une atmosphère à la Agatha Christie. Et une certaine cruauté dans les rapports rappeler soudain Festen. Mais ce sont des références auxquelles on me renvoie après coup. Je ne les avais pas en tête en faisant le film.

Qu'avez retiré de cette expérience ?

Beaucoup de choses, et en particulier que l'on peut faire du cinéma sans forcément passer par les fourches caudines de l'Establishment. Faire un film d'auteur a toujours été difficile, mais aujourd'hui, c'est une entreprise quasi-impossible. Il faut convaincre tellement de gens, "fédérer" (c'est un mot que je déteste) un maximum de partenaires pour qu'ils investissent financièrement dans votre projet, étant donné le coût faramineux des films. Les budgets ne cessent de gonfler. Les films sont devenus des prétextes à des montages financiers.

Et comme tout le monde (les producteurs, les stars aux cachets délirants, etc.) a intérêt à ce que les films soient le plus cher possible, on est pris dans une surenchère artificielle. « C'est le système qui veut ça », dit-on, mais on ne cesse de l'alimenter.

Avec « LE DERNIER WEEK-END », n'auriez-vous pas inventé une nouvelle manière de faire du cinéma dans les interstices de la production classique ?

Disons qu'il me semble que l'avenir du cinéma dit "d'auteur" ne peut plus passer que par des voies parallèles, qu'il s'agisse de cette expérience ou des tournages en petites caméras. Il faut trouver d'autres sources de financement, loin des sources classiques qui sont toutes saturées, avec en plus, le risque de formatage qui en découle. Et surtout remettre les créateurs au centre du dispositif. Les réalisateurs doivent aujourd'hui réinventer de nouveaux espaces de liberté et reconquérir –autrement- des territoires cinématographiques, hélas, déjà perdus.

En quoi votre film vous semble-t-il refléter un certain état de la société contemporaine ?

Je crois qu'il raconte cette folie futile qui pousse à accumuler les richesses. Claude Dampierre n'a vécu que par le pouvoir qu'elles procurent. Il a une bonne dose de cynisme, un ascendant certain. Il règne. Mais au soir de sa vie, il ne sait plus quoi faire de ce qu'il a défendu avec acharnement durant toute son existence. Autour de lui, son entourage continue de se comporter comme il l'a toujours fait et comme on le voit beaucoup aujourd'hui. J'ai voulu filmer la mort du lion.





Fiche artistique

dans le rôle de

Daniel Dublet	Claude Dampierre
Hélène Arié	Jessica Dampierre
jean-Marie Mistral	Sébastien Rochefort
Natacha Inutine	la femme mystérieuse
Jean-Mathieu Erny	Benjamin Dampierre
Carine Frisque	Varlérie Brizgs
Guy Vouillot	Georges Sanier
jean-noël Martin	Père François Laporte
Elise Berthelier	Solène Petetier
Olivier Galfione	Edouard de Parelli
Georges d'Audignon	Emile de Roquevaire
Alain Azérot	Etienne Maloux
Luc Bataïni	Luigi Pampino
Brigitte Faure	Sabine de Roquenaire
Léna Kowski	Barbara Mercier
Isabelle Jeanbrau	Camille Sanier
Raphaël Potier	Docteur Raquin
Marine Segalen	Hortense
Anne-Laura Gruet	Rosalie
Sébastien Lioux	Richard Gorce
Audrey Arzel	Maitre Messine

Pierre Perrin-Monlouis

Fiche technique

Scénario et dialogue
Musique Originale
Directeurs de la photographie

Ingénieurs du son

Montage
Premier Assistant Mise en scène
Script Girl
Renfort Script
Casting
Cadreur
Renfort Cadre
Premier Assistant caméra
Deuxième Assistant Caméra
Chefs Electriciens

Electriciens

Perchmans

Requiem écrit par
Composé par
Chanté par

Décoratrice
Accessoiriste
Ensemblier
Habilleuse
Chefs Maquilleuses

Régisseur Général
Photographe de Plateau
Maging-off

Cantine
Gîte
Producteurs exécutifs

Directeurs de production

Administration et Comptabilité

Ali Borgini
Daniel Roca
Laurent Fleutot
Tristan Chesnais
Grégoire de Mareuil
Sébastien Garnier

Camille Conin
Anthony Seret
Mathilde Mèlese
Agnès Boniteau
Danielle Dingreville
Laurent Fleutot
Philippe Madera
Mélanie Klein-hoedts
Thomas Picollet
Bruno Seguer
Elian Charvet
Julien vadet
Théo Fatama
Ludovic Flamand
Guy Papius

Ali Borgini
Daniel Roca
Nadine Chéry

Pauline Aury
Arnaud Magimel
Nacer Halbouchi
Marta Rossi
Camille Trichot
Isabelle Guinlot
Julia Gaillard
Axel Sorensen
Lucie Levasseur
Maxime Samel
Audrey Arzel

Chevalier à Beaumont sur Sarthe
Isabelle et Patrick Richet à Souillé
Jean-Marie Mistral
Ettore Lo Fermo
Jean-Pierre Noguera
Edouard Rogers
Partenariat

Superviseuse de montage

Dominique Marcombe

Laboratoire numérique

Digimage Cinéma

Caméra

Cinécam

Matériel électrique

Transpalux

Machinerie

Car grip

Son

Tapage

Véhicules

Efferis - Fraikin

Assurances

Gras Savoye

Publicité

Objections

Vidéo duplication

Ciné Montage

Avec le soutien actif de l'ANPE-Spectacles

Agence Paris Alhambra (Comédiens)

Agence Paris Renoir (Techniciens)

REMERCIEMENTS à

Didier Diaz – Fabienne Saillant – Patricia Doux – Danielle Dingreville – Fabrice Lefort Nathalie Amand
Claire Thoumy – René Goldaniga – Annick et Pierre Juttin – Marguerite et Georges Nicolle – Daniel
Ozan – Tomaso Vergallo – Annick Lacroix-Borgini – Isabelle Reveniau – Sophie Barnett
Sébastien Marsal – Dominique Perrin-Monlouis

Nous remercions particulièrement

Bertrand et Audrey Arzel pour leur contribution sans laquelle ce film n'aurait pas vu le jour.
Le film a été entièrement tourné au château du Tronchet dans le département de la Sarthe.

Dolby SRD

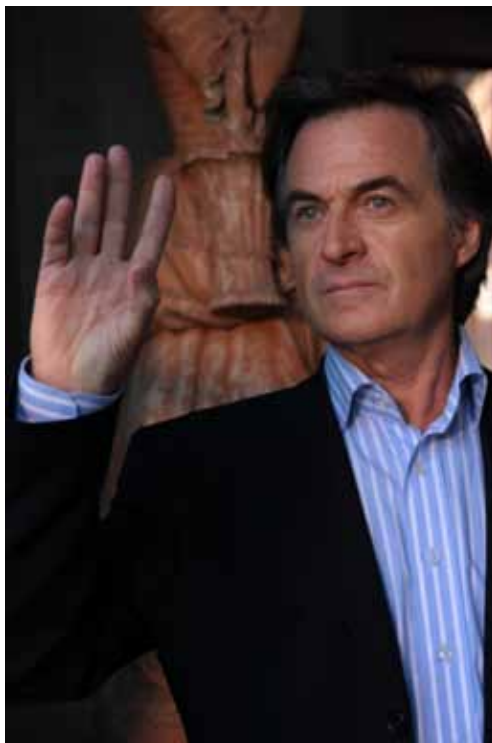
Visa d'exploitation

N° 122 165

© Productions 9

9, rue Notre Dame de Lorette
Paris 9ème



**Distribution**

Productions 9
9 rue ND de de Lorette
75009 Paris

Relations Presse

Emilie Imbert
23 rue Camille Pelletan
92 300 levallois Perret
06 71 88 27 65
09 54 26 31 17
relationspresse@eimbert.com
s.lisima@eimbert.com